NOUVELLES POLITIQUES DU JAPON.

Nous avons, décidément, une passion un peu trop désordonnée des nouvelles à sensation ; il nous en faut absolument, coûte que coûte; et, malheureusement, les occasions d'en forger ne se présentent que trop souvent. C'est ainsi que, tout récemment, à propos de l'annexion des îles Hawaii aux Etats Unis, on nous annonçait que le Japon prenait les armes et que la guerre allait être déclarée entre le gouvernement du Mikado et celui de Washington. Certaines gens croyaient déjà assister à une lutte terrible entre la marine impériale et la marine républicaine.

En réalité, rien de tout cela n'était vrai, ni même probable. Des deux côtés, on est animé des intentions les plus pacifiques. Le Japon ne rêve pour le moment aucune guerre. Il sait bien qu'il commettrait une sottise, en se lançant dans une aventure où il pourrait perdre tout le prestige dont il jouit depuis sa glorieuse lutte contre la Chine.

Nous en avons, du reste, des preuves certaines aujourd'hui.

Il nous est arrivé du Japon des nouvelles, que l'on peut trouver dans nos colonnes de dépêches de ce matin. Rien de plus rassurant que les articles des journaux de ce pays. Quoi qu'en disent certaines feuilles hâbleuses du Nord et du Sud, nous n'aurons pas la guerre avec le Japon. Les populations de l'empire n'en veulent pas, encore moins leur gouvernement.

Les derniers moments de Meilhac.

Henri Meilhac est mort à onze heures du soir, le 6 de ce mois. Bien que la santé de l'illustre malade n'eût pas cessé d'être chancelante depuis le mois de novembre dernier, époque à laquelle il avait éu une première atteinte d'urémie, les soins empressés dont il avait é é l'objet avaient toujours triomphé de ses souffrances. Il y a six semaines environ, frappé d'une congestion cérébrale, il s'était remis assez promptement, et ces jours derniers un mieux si sensible s'était manifesté dans son état qu'il paraissait réellement sauvé. Il avait pu faire quelques promenades au Bois et il était question de le transporter à Saint-Germain dans une villa qu'il avait louée pour achever sa convalescence.

Le 4 juillet, il se sentait tout à fait bien. Il avait parlé de faire une plus longue promenade en voiture. Mais après son déjeuner, vers une heure, il fut pris de frissons et de fièvre, et s'alitait.

Depuis ce moment, le mal a fait des progrès très rapides. La faiblesse s'accentuait et le pouls devenait très faible. Ses amis, Mme Strauss et son fils, Saint-Albin et Louis Ganderax, étaient en proie à la plus vive inquiétude, que confirma t une consultation des docteurs Weill et Dieulafoy, à neuf heures et demie dans la soirée. Tout espoir était perdu.

Vers six heures du soir, Saint-Albin télégraphait à Ludovic Halévy, à Sucy-en-Brie, pour lui apprendre l'état très grave de son collaborateur. Le dénouement a été encore plus prompt qu'on ne le redoutait.

Henry Meilhac avait soixante-sept ans.

Guillaume II, le Tsar et le Président.

On se préoccupe assez vivement dans les milieux diplomatiques de l'importance considérable, il faut bien le constater, que l'empereur Guillaume II cherche à donner à la visite, qu'au commencement du mois d'août il se propose de rendre à l'empereur Nicolas II, et surtout de l'escorte inusitée qui suivra le *Hohenzollern* dans la rade de Cronstadt, où jamais tant de vaisseaux de guerre allemands n'auront été réunis. Un homme dont c'est la spécialité de s'occuper de ce qui se passe dans les hautes sphères allemandes, diplomate fort habile, ces jours derniers disait:

— Il est certain que Guillaume II, mis au courant par le tsar Nicholas II de son intention de recevoir au Grand Palais de Peterhof la visite de M. le président de la république française, cherche ostensiblement à donner à sa propre visite une importance de nature à diminuer aux yeux du peuple russe l'éclat du voyage présidentiel.

»Au début, quand rien d'officiel n'avait encore transpiré de l'intention où était M. Faure d'accepter l'invitation des souverains russes, il avait été décidé qu'une très légère flottille accompagnerait l'empereur Guillaume en Russie.

»L'annonce officielle du voyage de M. le président de la république a complètement modifié les intentions du souverain allemand: c'est une escadre très sérieuse de dix vaisseaux de guerre qui l'escortera à son entrée dans la rade de Cronstadt, où il arrivera le 7 août à midi. Il est certain qu'à la cour de Prusse on a longtemps douté de l'acceptation de M. Félix Faure. Maintenant que celle-ci est officielle, on va, avec tout l'apparat nécessaire, tenter de diminuer l'importance morale et matérielle de la visite du Président. Voici ce qui est officiellement décidé, en ce qui concerne la visite de l'empereur Guillaume II à la cour de Russie:

»Le 7, arrivée à Constradt des souverains allemands, accompagnés, comme nous l'avons déjà annoncé, du prince impérial et du prince Etiel-Frédéric, d'une suite très brillante de deux cent cinquante généraux, amiraux et officiers de tout rang. Le chancelier de Hohenlohe accompagnera les souverains en même temps probablement que M. de Bulow, le nouveau secrétaire d'Etat aux affaires étrangères.

»Le yacht impérial, le *Hohenzollern*, sera escorté d'une escadre de deux divisions, commandée par le vice-amiral Thomson et le capitaine de vaisseau Geisler, et composée des vaisseaux suivants:

»1. *Kurfurst Frederic-Guillaume*, commandé par le capitaine de vaisseau comte Baudissin.

2. Cuirassé de 1re classe *Brandebourg*, commandé par le capitaine de vaisseau d'Eichstaedt.

»3. Cuirassé de 1re classe *Woerth*, capitaine de vaisseau de Prittwitz-Gaffron.

»4. Cuirassé de 1re classe *Wissembourg*, capitaine de vaisseau de Frantzius.

»5. Aviso *Jahde*, commandé par le capitaine de frégate Lilie.

»La deuxième division opérera sous le commandement du prince Henri de Prusse, frère de l'empereur, et comprendra les vaisseaux suivants:

»6. Cuirassé de 2e classe *Roi-Guillaume*, capitaine Schmidt..

»7. Cuirassé de 3e classe *Saxe*, capitaine Freysing.

»8. Cuirassé de 3e classe *Wurtemberg*, capitaine Asche.

»9. Aviso *Greif*, capitaine de frégate comte Monts.

»Enfin le yacht impérial *Hohenzollern*, sur lequel se trouvent les souverains allemands et les princes, commandé par le capitaine baron Bodenhausen.

— Connaît-on déjà le nom des personnalités militaires qui vont être attachées à la personne de l'empereur d'Allemagne?

— Oui, ce sont le lieutenant-général comte Mussin-Paschkin, le major-général prince Galitzine, adjudants généraux, et le colonel Nepokoitschitzki.

»Des officiers du même grade que ces messieurs seront désignés cette semaine pour être attachés à la personne de M. Félix Faure lors de son séjour en Russie.

— Combien de jours restera l'empereur Guillaume à Pétersbourg?

— Quatre jours. Le départ des souverains allemands est fixé au 11 août, à deux heures. Guillaume II quittera Cronstadt avec son escadre et se rendra à Stckholm.

»S. M. Nicolas II se rendra le 28, c'est-à-dire après le départ du président Faure, à Vialystock, pour assister aux grandes manœuvres d'automne, qui commenceront le 30 août.

— Encore un mot: Est-il exact que l'empereur Nicolas II, pour honorer particulièrement le chef de l'Etat, le nommera colonel honoraire d'un régiment russe?

— Il en est fortement question au ministère de la Cour. On sait que Sa Majesté se propose de témoigner solennellement toute sa reconnaissance pour l'inoubliable réception qui lui a été faite par la France et par M. Félix Faure. On ne serait pas étonné que, sans se préoccupper de savoir s'il existe ou non un précédent, il nommât M. Faure commandant d'un des plus beaux régiments russes, d'autant plus que de par la Constitution française, le président de la république est chef suprême de l'armée française. Soyez sûr aussi que c'est à cheval que M. Faure passera avec le Tsar la revue des troupes à Tsarkoïé-Sélo.

LETTRES INEDITES

—DE—

NAPOLEON Ier.

—Suite—

A LOUIS-NAPOLEON.

Roi de Hollande

Lille, 23 mai 1810.

Au moment où vous me faites les plus belles protestations, j'apprends que les gens de mon ambassadeur ont été maltraités. Mon intention est que ceux qui se sont rendus aussi coupables envers moi me soient livrés, afin que la justice que j'en ferai serve d'exemple. M. Serurier a rendu compte de la manière dont vous vous êtes conduit à l'audience diplomatique. Le résultat est que je ne veux plus d'ambassadeur de Hollande; l'amiral Verhuell, qui est à Paris, a ordre d'en partir dans vingt-quatre heures. Ce ne sont plus des phrases et des protestations qu'il me faut: il est temps que je sache si vous voulez faire le malheur de la Hollande et, par vos folies, causer la ruine de ce pays. Je ne veux pas que vous envoyiez de ministre en Autriche. Je ne veux pas que vous renvoyiez les Français qui sont à votre service. Je n'aurai plus d'ambassadeur en Hollande. Le secrétaire de légation qui y reste comme chargé d'affaires vous communiquera mes intentions Je ne veux plus exposer un ambassadeur à de pareilles insultes; je n'aurai plus qu'un chargé d'affaires. Comme c'est l'ambassadeur de Russie dont le maître vous a placé sur le trôine, il est tout naturel que vous suiviez ses conseils. Ne m'écrivez plus de vos phrases ordinaires; voilà trois ans que vous me les répétez, et chaque instant en prouve la fausseté.

P. S. (autographe).—C'est la dernière lettre de ma vie que je vous écris.

AU GENERAL SAVARY, DUC DE ROVIGO

Ministre de la police générale

St-Cloud, 24 juin 1810.

Donnez ordre à tous les Anglais qui se trouveront à Paris ou à 30 lieues de distance du séjour de la Cour d'en partir. Le ministre de la guerre leur désignera des villes où ils pourront résider. Désormais aucun Anglais ne pourra venir à Paris, ni y résider.

A MONSIEUR FOUCHE, DUC D'OTRANTE

Saint-Cloud, 1er juillet 1810.

Monsieur le duc d'Otrante, vos services ne peuvent plus m'être agréables. Il est à propos que vous partiez sous vingt- quatre heures, pour demeurer dans votre sénatorerie. Cette lettre n'étant à d'autres fins, je prie Dieu qu'il vous est en sa sainte et digne garde.

AU COMTE DARU

Intendant général de la maison de l'Empereur

Rambouillet, 8 juillet 1810.

Faites-moi connaître si l'on a organisé ce qui regarde les joyaux de la couronne, comme je l'ai ordonné, et si ces achats se font avec économie. Je n'ai pas besoin de sacrifier plusieurs centaines de mille francs pour avoir ces objets tout de suite. Mon intention est au contraire de faire acheter cela au meilleur marché possible.

AU GENERAL SAVARY, DUC DE ROVIGO

Ministre de la police générale

Saint-Cloud, 20 juillet 1810.

Faites répondre par les banquiers Barthélemy et Duchesne qu'ils ne peuvent se charger de remettre 500 louis au Pape, vu qu'il n'a besoin de rien, qu'il a une maison, Salmatoris pour intendant, 10 voitures, des chevaux et un train de maison qui coûte plus de 200,000 fcs par mois; que n'ayantbesoin de rien, on ne peut se charger de lui faire remettre quelque chose que dans un but de malveillance.

AU PRINCE BORGHESE

Gouverneur général des départements au delà des Alpes.

Paris, 1er janvier 1811.

Le Pape se conduisant mal à Savonne, je désire que vous donniez l'ordre que les voitures que j'avais mises à sa disposition rentrent à Turin, et que sa maison ne coûte pas plus de 12 à 15,000 francs par an. Assurez-vous qu'aucun courrier n'est reçu ni expédié à Savonne, que le Pape n'a aucune correspondance secrète et n'a de commerce qu'avec le préfet.

Envoyez-moi la liste des personnes qui entourent le Pape. Si on peut lui en retirer quelques-unes, surtout celles qui travaillent le plus à ses écritures, cela sera d'un très bon effet. Tout ce qu'il fait est plein de poison; il serait donc convenable de le réduire à sa propre écriture, et de lui ôter ce tas d'hommes qui expédient.

Enfin, je vous prie de bien recommander au gouverneur de faire une police sévère, de faire en sorte qu'aucun domestique ne porte de lettres, et de les faire surveiller de près. Il faudrait que le directeur de la police eût dans la maison du Pape, quelque agent, qui pût savoir par quel canal secret passent les lettres, et qui informât de ce qui se passait dans cette maison.

Vous aurez vu ce que j'ai fait pour Asti. Faites dire au Pape que c'est fort mal à lui de prêcher le trouble et de mettre le désordre dans la chrétienneté; qu'il se trompe s'il croit que je puisse m'en laisser imposer par de pareilles extravagances.

AU COMTE DE MONTALIVET

Ministre de l'intérieur

Paris, 21 février 1811.

Il est nécessaire que vous donniez pour instruction au préfet de Genève de ne point voir du tout Mme de Staël, de contenir cette intrigante dans des bornes convenables, et de s'étudier à rendre Genève tout à fait française.

AU GENERAL CLARKE, DUC DE FELTRE

Ministre de la guerre

Compiègne, 7 septembre 1811.

Je suis surpris qu'un homme d'honneur comme le général D... veuille se marier avec la fille d'un notaire déshonoré et chassé de son corps. Cette proposition seule est un déshonneur. Si le général persistait dans un pareil choix, le corps d'artillerie doit le chasser.

AU COMTE DE MONTALIVET

Ministre de l'intérieur.

Paris, 9 décembre 1811.

Témoignez mon mécontentement au préfet des Deux- Nèthes de la ridicule conduite qu'il a tenue à la cérémonie du 2. Au lieu d'aller chez le général commandant pour l'accompagner, il s'est rendu à l'église sans que personne en sût rien, de manière que cela a fait une scène de boulevard. Faites connaître à ce préfet qu'il n'y a rien de déshonorant à obéir aux lois; que de plus, il devait quelque égard à un généarl chargé d'un commandement aussi important que celui d'Anvers, mutilé sur le champs de bataille et privé d'un bras; que cela n'est propre qu'à troubler l'harmonie entre le civil et le militaire, qui, dans aucun pays, et surtout en France, n'a pas acquis le droit d'être méprisé et mal traité.

Les empiètements des Compagnies.

On ne saurait trop remercier le Conseil de ville de la résistance qu'il oppose, depuis quelque temps, aux intolérables empiètements des compagnies de transport qui ont, peu-à-peu, envahi une grande partie de la ville. Nous voudrions qu'un arpenteur ou un ingénieur se donnât la peine de mesurer tous les terrains sur lesquels elles se sont implantées, où elles règnent en maîtresses absolues, gênant le trafic des levées, gênant le commerce des marchés, gênant la marche des voitures, gênant les mouvements des hommes d'affaires et des promeneurs.

De quelque côté que vous portiez vos pas, vous trouvez un chemin de fer qui vous barre le passage et dont il faut que vous vous gariez, si vous ne voulez pas être écrasé ou, tout au moins, éclopé. La ville est devenue, en réalité, la propriété des compagnies ; elle en est l'esclave; elle est enfermée par elles dans un cercle de fer, d'où il lui est impossible de s'échapper.

On a crié bien haut, tout récemment, contre un nouvel empiètement que méditait une compagnie, parce que la rue Canal, qui est le centre de la ville, devait en souffrir. Certes, on avait raison, et la municipalité fait bien de résister à cette malencontreuse tentative; mais que dire de ce qui se passe, depuis nombre d'années, devant la place Jackson, où un énorme hangar qui est, en tout temps, presqu'entièrement vide, prend toute la largeur d'un ilet, derobe à la ville la vue du fleuve, la prive de la brise du Mississipi et transforme toute la levée en une de ses très humbles et très soumises dépendances. C'est bien là l'abus le plus criant que nous ayons jamais vu. Songe-t-on à l'abolir? hélas, non. Cela ne se passe *que* dans la partie centrale du second district. Est-ce que le second district existe pour certaines gens?

Le naufrage de la "Ville de Saint-Nazaire."

L'enquête sur le naufrage de la *Ville de Saint-Nazaire* est poursuivie très activement par la Commission des naufrages réunie au port d'attache du paquebot sinistré, c'est-à-dire à Saint-Nazaire; mais, contrairement à ce qu'on avait pu espérer, cette enquête n'a pu être terminée assez tôt pour que l'on voye dans la liste de promotion de la Légion d'honneur du 14 Juillet les noms des capitaines Jaguenau et Nicolaï.

D'ailleurs, après la Commission de Saint-Nazaire, la Commission supérieure des naufrages du ministère de la marine aura à se prononcer à son tour. Il est vrai que cette Commission, qui a hâte d'en finir avec l'affaire de la *Ville de Saint-Nazaire*, statuera d'urgence dès que lui parviendront les délibérations de la première Commission d'enquête.

En attendant, Jaguenau fait des voyages entre le Havre et New-York comme second capitaine à bord de la *Gascogne*, et Nicolaï vient de prendre la mer à bord du *Fournel* pour faire route sur Colon.

Il faut espérer qu'ils recevront enfin, à leur retour, la croix qu'ils ont si bien méritée.

Mort d'un homme célèbre.

Anthony John Mundella, homme politique anglais, est mort, hier, ainsi qu'on le verra annoncé dans nos dépêches.

Il était né à Leicester le 28 mars 1825, et était fils d'un proscrit politique italien fixé en Angleterre. Il reçut une éducation libérale, fonda de grandes fabriques à Nottingham et Longborough, et devint shérif de la première de ces villes en 1852.

Le premier en Angleterre, il organisa, en 1859, un genre de tribunal pour la solution des différends entre patrons et ouvriers par arbitres. En 1868, il entra au Parlement de Sheffield, siégea sur les bancs du parti libéral et prit une part importante dans les discussions des questions d'instruction publique ou des réformes sociales.

Il entra dans le cabinet Gladstone, 1880, comme vice-président du Conseil de l'Instruction Publique, fut encore, en 1886, ministre du Commerce et reprit le même poste dans le nouveau cabinet Gladstone en juillet 1892.

MOTS DE LA FIN.

La gaîté des enseignes en France.

Dans le 9e arrondissement, au coin d'une rue, on pouvait voir, il y a quelques jours à peine, une boutique de marchand de vin dont la devanture portait plusieurs inscriptions.

Le premier propriétaire, le fondateur de l'établissement, s'appellait Soulard.

Il fit vraisemblablement fortune et céda son fonds à deux associés, Boileau et Le Sobre.

Après quelques années, la fortune étant sans doute resté fidèle à la maison, le comptoir passa en d'autres mains. L'inscription s'enrichit d'un nouveau nom: Groseau.

Le passant pouvait donc lire:

Maison Soulard

«Boileau et Le Sobre, marchand de vin

Groseau, successeur»

Enfin, le dernier acquéreur a fait passer une couche de peinture sur sa façade pour ne laisser en vedette de que son nom propre. Il s'appelle : «Soleauvin !»

A la gare:

Lui.—Ecris-moi souvent.

Elle.—En arrivant je t'écrirai sans faute.

Lui.—Sans faute? J'en doute.

Une dame très coquette écrivant ses mémoires:

«Tous ces chagrins avaient fortement altéré ma santé: en deux ans j'avais veilli d'au moins six mois...»

Le Renovateur des Cheveux de Hall est le plus facile à appliquer, il est aussi le plus propre parmi les préparations rivales.

Bulletin Commercial

Mercredi, 21 juillet 1897.

COTON.

Marché de la Nlle-Orléans.

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 350 balles et —— à arriver.

Le marché est calme.

Les cotons ta[illegible] ni de ⅛ à 1/16 plus bas que les cotes suivantes:

	Aujourd'hui
Low Ordinary	6 nom
Ordinary	6⅛ "
Good Ordinary	6⅞
Low Middling	7 5/16
Middling	7⅝
Good Middling	8 1/16
Middling Fair	8⅝ nom
Fair	9⅞ "

N. O. FUTURES

Calmes.	
Janvier	6.78 à 6.80
Février	6.81 à 6.83
Mars	6.84 à 6.86
Avril	— à —
Mai	— à —
Juin	— à —
Juillet	7.75 Bid
Août	7.35 à 7.36
Septembre	6.86 à 6.87
Octobre	6.70 à 6.71
Novembre	6.72 à 6.73
Décembre	6.75 à 6.78

Les ventes comprennent 12,800 balles.

MARCHES DIVERS

Aujourd'hui la middling était cotée à—

Galveston	7⅝
Mobile	7⅝
Savannah	7⅝
Charleston	7⅝ à —
Wilmington	8
Norfolk	8⅛
Baltimore	8¼
Boston	8
Philadelphie	8 3/16
Memphis	7 13/16
Augusta	8
St-Louis	7 13/16

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Stable.

Cotes—Middling Gulf 8 3/16.

N. Y. FUTURES.

Calmes et stables.	
Janvier	7.03 à 7.04
Février	7.06 à 7.07
Mars	7.10 à 7.11
Avril	7.13 à 7.15
Mai	— à —
Juin	— à —
Juillet	7.39 à 7.41
Août	7.34 à 7.35
Septembre	7.17 à 7.18
Octobre	7.03 à 7.04
Novembre	6.97 à 6.98
Décembre	6.99 à 7.00

Les ventes comprennent 81,300 balles.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—

A la Nlle-Orléans depuis le 1er septembre	2,070,269 balles
Même temps l'année dernière	1,755,329 balles
A tous les ports des Etats-Unis	6,680,931 balles
Même temps l'année dernière	5,217,001 balles

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—

De la Nouvelle-Orléans depuis le 1er septembre	1,957,136 balles
Même temps l'année dernière	1,568,408 balles
De tous les ports des Etats-Unis	5,915,468 balles
Même temps l'année dernière	4,500,118 balles

STOCKS—

A la Nouvelle-Orléans	14,605 balles
Même temps l'année dernière	38,829 balles
Dans tous les ports des Etats-Unis	118,942 balles
Même temps l'année dernière	181,462 balles

MARCHE DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Montant.

Cotes—1¼ pour le Middling Américain.

FUTURES.

Calmes.

MARCHE DU HAVRE.

SUR PLACE.

Calme.

Cotes 54¼fr. pour l'Ordinaire (sur place); 51¼fr. pour le Très Ordinaire (sur place); 48¾fr. pour le Bas (sur place).

FUTURES.

Faibles.

SUCRE ET MELASSE.

Jobbing ⅛@1/16 plus élevé par livre pour le sucre, et 3@5c plus élevé par gallon pour les mélasses que les cotes suivantes du Sugar Exchange.

SUCRE—OPEN KETTLE—Calme. 2¼ à 3⅛c. par livre.

CENTRIFUGAL—Bien fort.

Granulated	4 @ 4⅛
Whites	3 13/16@4
Yellows	3⅜ @ 3⅞
Seconds	2 @ 3¼

MELASSE—OPEN KETTLE—Il n'y en a plus en premières mains.

CENTRIFUGAL—Bien fort. Nominal par gallon.

SIROP—Il n'y en a plus.

SUCRE RAFFINE—

Cut Loaf	6¼
Powdered	5⅛
Standard granulated	5
Confectioners' A	4⅞

Moins ⅛ et 1/16c d'escompte.

RIZ.

[A la Bourse.]

RIZ COALE—Calme.

Fancy	5⅜@6
Choice	5¼@5½
Prime	4⅝@5
Good	4⅛@4⅜
Fair	4 @4¼
Ordinary	3⅝@3⅞
Common	Nominal
Screenings	3¼@3⅝
Inferior	Nominal
No 2	2 @2⅝

RIZ POLI—Ton. $17 00 à 18 00.

SON—$12 00 à ——.

RIZ BRUT—Calme.

Dernières ventes—Riz brut..... 3—@—

FARINES.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse :

FARINE—

Patente, le baril	$4 50 @4 60
Extra fancy	$4 10 @4 15

FARINE DE MAIS—$1 60@1 65.

Hors de la Bourse les prix de farine et de farine de maïs sont de 25 à 50c. plus cher par baril.

GRAINS ET FOURRAGES.

MAIS—On cote 37 à 38 pour le blanc 37 à 38 pour le mêlé et 39 à 40 pour le jaune.

AVOINE—No 2 de l'Ouest 25½ à 26. Choix —— à 26; Texas No 2 —— à ——.

Pour le teint il n'y a rien de mieux que la Salsepareille d'Ayer. Elle donne le coloris de la santé au visage pâle et blême.

donnances du docteur.

Son zèle stimulait celui des autres, et nul n'aurait songé à ménager sa peine devant l'infatigable dévouement de la jeune femme.

Et les blessés eux-mêmes éprouvaient un indicible bien-être, un soulagement à leurs atroces souffrances, lorsqu'ils apercevaient Faustine se pencher sur eux afin de recueillir leurs dernières paroles et de leur murmurer quelques mots consolants.

Comme si le regard fixé sur elle par son mari avait une force magnétique, Mme de Lachesnaye releva soudain la tête et la tourna du côté de la porte.

Elle aperçut alors Maxime, qui, de la main, lui faisait signe de venir le rejoindre.

Tranquillement, la jeune femme plaça la tête du blessé dans une position confortable, lui arrangea les oreillers et lui borda le lit.

Puis, s'étant assurée que le malade, à moitié assoupi n'avait plus besoin d'elle, Faustine, glissant à travers la cohue des infirmiers, rejoignit son mari.

Tous les deux sortirent aussitôt de la salle et montèrent dans leur appartement.

—Vous voilà sain et sauf, Dieu merci! murmura la jeune femme lorsqu'ils eurent pénétré dans la chambre de Maxime. Là, grâce aux instructions de Faustine, dans la chambre brûlait un feu à la claire et joyeuse flamme.

—Oui, sain et sauf, soupira-t-il en se débarrassant de sa sapote, mais quelle nuit pour mes pauvres hommes!

—Ils ont dû souffrir terriblement du froid; le thermomètre marquait quinze degrés au-dessous de zéro à deux heures du matin.

—En effet; mais comment l'avez-vous su? Vous ne dormiez donc pas? interrogea Maxime.

—Vous savez bien, répliqua-t-elle avec douceur, que les nuits où vous êtes de service je les emploie à veiller auprès des malades.

—Faustine, vous n'êtes pas raisonnable, vous vous tuerez à la peine!

Contentez-vous de vous prodiguer le jour; mais, ds grâce! prenez un peu de repos la nuit.

Je devrais user de mon autorité et vous interdire....

—Oh! Maxime, interrompit la jeune feune femme, de grâce! laissez-moi agir selon ma conscience!

Croyez-vous qu'il me soit possible de fermer l'œil quand je vous sais exposé à un mortel danger?....

Croyez-vous que je sois un instant tranquille?

Le seul moyen de dominer les affolantes angoisses, les torturantes inquiétudes dont je suis alors assaillie, c'est encore de m'occuper de ces malheureux.

Oui, le spectacle de leur long martyre m'oblige à reprendre courage....

En cherchant à calmer leurs souffrances, les miennes s'apaisent....Et quand je réussis à diminuer leurs douleurs, quand j'aperçois un sourire éclairer ces pauvres visages mutilés, vous dirais-je quel céleste espoir fait bondir mon cœur?

Je me dis que leur reconnaissance me portera bonheur, que leurs dernières prières arracheront à Dieu ses bénédictions....

Elle s'interrompit, puis attachant sur son mari un regard passionné:

—Et d'ailleurs, murmura-t-elle très bas, n'est-ce pas me sentir plus près de vous quand tous les deux nous travaillons pour la même cause et que pendant que vous défendez la France, moi je soigne les Français tombés sur le champ d'honneur!....

Laissez-moi remplir mon devoir d'épouse et de citoyenne française.

—Chère Faustine, répondit Maxime en lui prenant la main, loin de moi la pensée de vous empêcher d'agir selon votre cœur....

Seulement, je crains que vous n'abusiez de vos forces.

Ce travail incessant, ces veillées, cette accumulation de fatigues, vous épuisent....

—Est-ce que je sens la fatigue! s'écria-t-elle. Je suis forte et puis beaucoup endurer.

Plus tard, quand cette affreuse guerre sera terminée, je me reposerai....Oui, oui, poursuivit-elle fiévreusement, nous pourrons connaître quelques jours de bonheur, pourvu seulement....

Elle n'acheva pas et pâlit affreusement.

Maxime avait deviné sa pensée.

Depuis que le mari et la femme se trouvaient jetés dans ce drame violent et qu'ils partageaient les calamités et les désastres de cette tragique époque, un lien nouveau—lien cimenté par la douleur, consolidé par l'estime reconquise—les unissait tous les jours davantage.

Vaincu par le spectacle des hautes vertus déployées par sa femme, Maxime avait senti renaître, mais plus profonde, plus intense qu'autrefois, l'ancienne passion que Faustine d'Armonville lui avait inspirée.

Si les obus et la mitraille devaient épargner Maxime, une nouvelle ére de tranquille bonheur, de paix ineffable douvait encore être leur partage.

Voilà ce qu'avait pensé la jeune femme sans oser l'exprimer.

—Quoi qu'il arrive, dit gravement Maxime après une courte pause, le souvenir du devoir accompli sera d'une grande consolation.

Et maintenant, ajouta-t-il en changeant de ton, j'aurais une faveur à vous demander.

Georges Moureilles, mon sergent, par suite d'un chômage prolongé, se trouve dans une épouvantable misère; je l'ai invité de m'accompagner chez moi et je l'ai laissé à la cuisine.

—Georges Moureilles? N'est-ce pas notre ancien ouvrier tapissier? interrogea Faustine.

—C'est lui-même. Il me semble que vous pourriez l'attacher à votre service en qualite d'aide infirmier.

En outre, le malheureux a une femme à la veille de devenir mère et un petit garçon; je voudrais que vous leur portiez quelque secours.

Il paraît qu'aigrie par tant de misères, la pauvre Mme Moureilles est devenue très ombrageuse, très susceptible.

Elle ne veut pas avoir l'air de mendier. Il faudra user de quelque ménagement pour ne pas la froisser.

—Soyez tranquille, je ferai mon possible pour lui venir en aide sans blesser son orgueil.

Au surplus, je puis aller ce matin même chez elle.

—Comment! vous ne voulez pas vous reposer de votre veillée.

—Non, j'ai mal à la tête, et l'air frais me fera du bien. Je me reposerai en rentrant. Adieu donc, et à tout à l'heure.

—Adieu, Faustine.

Ils se regardèrent gravement, tristement, doucement. Elle sortit.

Maxime écouta le bruit décroissant des pas de la jeune femme.

—Quelle nature généreuse! pensa-t-il. quel admirable cœur...

Comme elle a noblement racheté l'unique faute de sa vie!.. Si j'échappe aux obus, nous pouvons encore être heureux....

Mais si je meurs....comment supportera-t-elle ce malheur?....

Pauvre femme, si jeune, presque une enfant, que de douleurs dans son passé, peut-être que de douleurs dans son avenir!

Cependant, avant de sortir de la maison Faustine était descendue dans la cuisine pour échanger quelques paroles avec son ancien ouvrier tapissier.

Assis une table, M. Moureilles faisait honneur au repas que, selon les ordres de Maxime, le cuisinier avait placé devant lui. Repas sommaire et des moins délicats: tranche de lard et plat de macaroni.

—Mon vieux, avait dit le cuisinier, en servant les victuailles, les jours se succèdent et ne se ressemblent pas, les fricots non plus. Il y a trois mois, lors du déménagement, j'ai pu te régaler de bœuf et de mouton, mais durant le siège....D'ailleurs, sais-tu que M. le comte et Mme la comtesse ne mangent qu'une fois par semaine de la viande, le reste du temps ils vivent de pommes de terre et sans beurre encore.

A ce moment, Faustine s'approcha de Moureilles.

—Bonjour, fit elle en lui tendant la main.

—Madame, répliqua l'ouvrier en se levant précipitamment.

—Restez assis, fit péremptoirement Mme de Lachesnaye, et mangez tranquillement.

Vous avez beaucoup changé, ajouta-t-elle avec compassion, et je crains que vous n'ayez beaucoup souffert depuis que nous nous sommes vus.

Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu ici? Lorsque vous avez demandé de me serrer la main, j'ai cru que vous me considériez comme une amie.

Il parait que je me suis trompée!

—Oh! madame peut-elle croire! protesta le brave homme.

—Je ne crois rien, je constate les faits.

Vous voilà sans travail et sans ressources, quoi de plus simple que de vous adresser à une ancienne cliente?

Si vous cherchez de l'ouvrage, ce n'est pas ici qu'il en manque.

—Quoi! je pourrai travailler ici chez madame? s'écria Moureilles.

A continuer.